

PHILOSOPHIE

ESTHÉTIQUE. — Janjol : *L'Epitnikaire, ou introduction humanisée à la jouissance intégrale*. Povolosky, 1928. — Léon Arnoult : *L'œuvre d'art, son infini et son parfait*. La Salamandre, 1930. — Ch. Baudouin : *Psychanalyse de l'art*. Alcan, 1929. — Mémento.

Janjol cache Despujols, et le titre énigmatique *Epitnikaire* cache une grandiloquente explication de l'univers, où l'esthétique et la métaphysique tentent de s'étayer l'une l'autre, — hélas! par ce qu'elles ont de plus faible. — D'un auteur qui touche à tout, en paraissant supposer qu'il suffit de fulgurer pour connaître, la critique ne saurait juger; il dédaignerait d'ailleurs ses jugements.

S'exprimant dans le ton bien élevé, raisonnable quoique ambitieux, de la philosophie spiritualiste, M. L. Arnoult, dans *l'Œuvre d'art*, associe encore le vrai et le beau. Sa modeste conclusion revendique une place « dans ce droit de conquête inlassable qui consiste à réduire le domaine de l'inconnaisable » (242). Heureux l'auteur, en tant que « servant de l'Idéal », et gagné à une « théorie scientifique de la perfection esthétique et psychologique »; mais pitoyable celui que sa tâche de critique empêche de comprendre! On dirait qu'il n'y a rien de positif en esthétique. Un chapitre se présente sous le nom de « bases de la morphologie universelle », et aucune allusion n'y est faite au livre prestigieux de Monod-Herzen.

La *Psychanalyse de l'art*, par Ch. Baudouin, est un maître-livre. Son introduction, qui serre de près le sens de diverses notions freudiennes, mériterait de n'être jamais perdue de vue, comme texte de référence, dans toute discussion sur la psychanalyse; et dans un recueil, même succinct, de justifications de la psychanalyse, elle aurait droit à sa place. Le contenu du livre est neuf en ce qu'il ne théorise sur l'art, dans les cinquante dernières pages environ, qu'après avoir exploré les processus inconscients de la création et de la contemplation.

Voici en bref les précisions fournies par la remarquable introduction. Depuis 1923, Freud se soucie moins d'opposer le conscient à l'inconscient, que de signaler l'antagonisme du moi et de l'impersonnel, — le *Iich* et le *Es*. Prenons ce der-

nier mot au sens qu'il a dans l'expression fameuse : « *Es singt aus den Tiefen.* » Ce *Es* peut se manifester aussi bien, d'ailleurs, par un sur-moi ou un surconscient que par un sous-moi ou subconscient. Mais ses racines profondes plongent dans un inconscient racial et collectif, sur lequel se greffe la personnalité du *Ich*. Il faut voir là, pensons-nous, l'influence de la psychologie collective (expression de Ch. Blondel) sur la psychologie tout court, en d'autres termes un souci plus ou moins explicite, chez Freud et Baudouin, de transposer en psychanalyse l'essentiel de ce qu'enseigne la sociologie, par exemple avec Durkheim. Déjà, sans psychanalyse ni sociologie, Ribot, sur la seule base de la psychologie individuelle, avait montré les sentiments personnels se rattachant aux instincts impersonnels par l'intermédiaire des tendances, parmi lesquelles il en discernait de primitives et de dérivées. Or c'est l'enchevêtrement de ces tendances que Freud appelle « complexes »; et l'étude de l' « évolution » par laquelle le personnel sort de l'impersonnel, pour culminer parfois en un impersonnel supérieur, voilà désormais l'objet de la psychanalyse.

Ce que la psychanalyse ainsi conçue fournit à l'esthétique, c'est une documentation sur « les rapports que l'art entretient avec les complexes, soit personnels, soit primitifs, tant chez l'artiste créateur que chez le contemplateur de l'œuvre » (16). Ch. Baudouin trouve sa documentation d'abord dans de nombreux travaux allemands qui ont poussé fort loin l'esthétique freudienne, et qu'il passe au crible de sa critique; ensuite dans des essais originaux d'analyse, l'un concernant un poème de V. Hugo, l'autre fouillant l'inspiration du poète Henri Mugnier, connaissance personnelle de l'auteur.

Après ces coups de sonde dans la création artistique, vient une recherche sur la contemplation esthétique, collection d'expériences personnelles sur un sujet tout neuf. Associations d'idées notées chez divers sujets, en présence d'une œuvre d'art. Ne voyons là que des matériaux, dont il serait prématûr de construire une théorie. Ch. Baudouin y ajoute quelque chose comme une théorie, son interprétation propre de la dynamique mentale mise en jeu par l'art : la rêverie provoquée, la « catharsis » obtenue, la réalisation, la subli-

mation. Le lecteur moyen demande ces sortes de conclusions, et elles valent certes d'être présentées. Mais l'intérêt foncier du livre réside en la méthode et en l'esprit qu'apporte l'auteur à l'égard de la technique freudienne.

MÉMENTO. — *La sensibilité musicale*, de Lionel Landry, paraît en nouvelle édition (Alcan, 1930). Les musicologues se rappellent l'opposition de cet auteur à une théorie pythagoricienne et sa propension à une conception de la *Gestalt*. L'auteur est de plus en plus gagné par cette conception. L'Avant-Propos rédigé en 1930 insiste, à l'occasion des débats sur la poésie pure et de l'épistéologie meyersonienne, sur « l'impossibilité de déduire une forme d'art de considérations objectives ». La pensée toujours en éveil de L. Landry est de nature à faire beaucoup réfléchir, et les esprits les plus différents.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Joseph Pérès : *Les sciences exactes*, E. de Boccard. — Hélène Metzger : *La chimie*, E. de Boccard.

Dans une collection intitulée *Histoire du monde* ont paru simultanément deux ouvrages, de valeur extrêmement inégale, qui se proposent de donner un tableau d'ensemble de l'évolution des sciences mathématiques et physicochimiques, plus précisément de la mathématique et de la physique d'une part, de la chimie d'autre part. Une telle division est parfaitement soutenable; elle se trouve, par surcroît, justifiée par la maîtrise avec laquelle la première partie a été traitée.

Joseph Pérès est professeur de mécanique rationnelle à la Faculté des Sciences de Marseille : c'est dire que ses préoccupations le rendaient parfaitement apte à publier une mise au point sur *Les sciences exactes* : l'étude de la mécanique exige en effet un large emploi des mathématiques et, par ailleurs, la mécanique s'incorpore de plus en plus dans le reste de la physique, ce qui oblige un « mécanicien » à être plus ou moins physicien. J'aurais toutefois aimé qu'il consacrât (p. 184) une page ou deux au principe de la nouvelle *mécanique ondulatoire* qui, tout en bouleversant les assises mêmes de la mécanique, tend à construire une synthèse de la physique, sous le primat de l'optique.